

amis
du
film
et de la
télévision

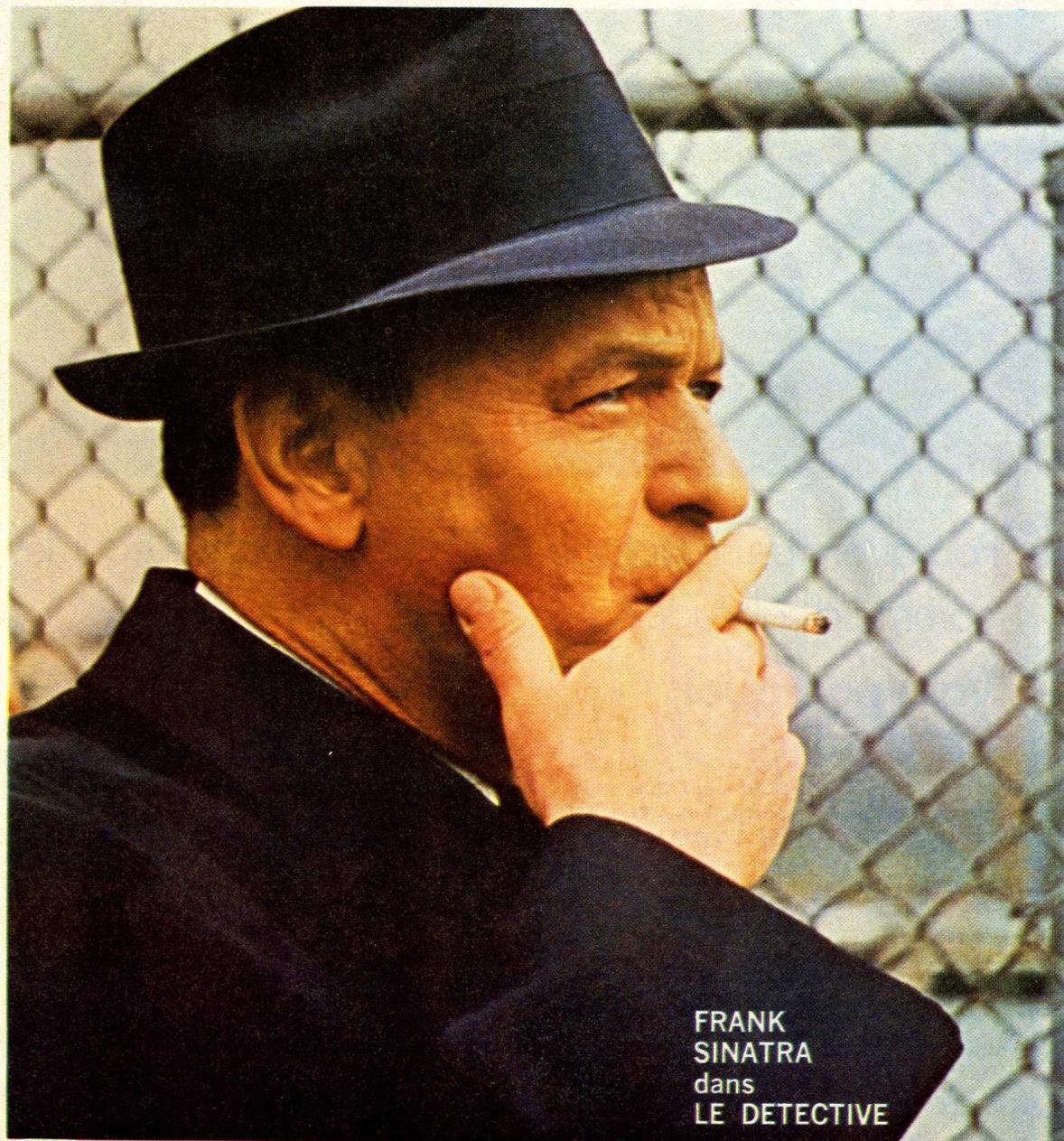
VENISE
1968

**FRANCIS
LEMARQUE**

(page 34)



chansons pour tous



**FRANK
SINATRA**
dans
LE DETECTIVE

**VENISE
1968**



SOMMAIRE

du N° 149
d'octobre 1968

CINEMA

- ★ Venise 68 p. 3 à 10
- ★ Michel Simon p. 11
- ★ Clive Donner et Tinto Brass p. 13
- ★ Billy Wilder p. 14-15-16
- ★ L'Heure du Loup p. 18-19
- ★ On en parle p. 20-21
- ★ Camérages p. 22
- ★ Revue des films du mois p. 23 à 30

TV

- ★ Ciné-TV productions p. 42-43
- ★ Pleins feux sur quelques films p. 44-45
- ★ Revue des films TV p. 46 à 49

CHANSONS

- ★ Lester Young p. 31
- ★ Troubadours p. 32
- ★ Douce incursion dans la chanson française p. 34-35
- ★ Henri Dès p. 38
- ★ Au nom de la jeunesse p. 39
- ★ Black and Blue p. 40



Notre couverture :
Frank Sinatra dans
le *Détective*.

(Koda Fox)

LE 7ème ART A PRIS LE POUVOIR

LE fait saillant de la 29^{ème} Mostra, ce n'est pas, non vraiment pas, la fameuse contestation, ce pétard vite mouillé dans les eaux du Lido.

Le fait majeur est que, cette année, à Venise, le 7e art a pris le pouvoir.

Que de fois n'a-t-on pas dit et écrit, à juste titre, que les films dérivant du roman ou du théâtre n'étaient pas spécifiquement du 7e art (à quelques rares créations près). Ce qui n'empêche pas d'ailleurs les récits filmés de constituer des spectacles attractifs parfois de haute qualité ; et il n'y a aucun déshonneur à les suivre. N'empêche que ce sont là des succédanés d'autres arts et non pas du 7e art autonome, non pas l'équivalent donc de la peinture, la poésie ou la danse.

Or, voici que pour la première fois dans une sélection de grand festival, on ne trouve quasi aucun récit filmé inspiré du roman ou du théâtre. Pas une histoire

d'amour, figurez-vous ! Si, une seule, avec Mireille Darc ; et le film s'est fait siffler tant il paraissait incongru dans cette Mostra. Pas de vedettes non plus aux génériques : à peine, outre Mireille Darc, un Maximilian Schell, un Charles Vanel, un Perrin.

Par contre, je compte au moins une demi-douzaine d'œuvres qui, malgré des défauts parfois énormes, représentent du cinéma autonome, affranchi des autres arts. Les deux plus saillants, le « Socrate » de Lapoujade et les « Artistes sous le chapiteau : perplexes » de Alexander Kluge sont des combinaisons de parabole et de peinture et même de philosophie pour le premier, et de cinéma-vérité pour l'autre.

Objection : « Mais des films de ce genre, on a vu ça au festival expérimental de Knokke, ou à Pesaro ou à Mannheim ». Exact. La nouveauté, la différence, la révolution, c'est que :

EN VUE DE VOTRE RÉABONNEMENT

PROFITEZ DONC DE L'OFFRE AVANTAGEUSE FAITE AUX ANCIENS ABONNES. LISEZ ATTENTIVEMENT LA FEUILLE ENCARTEE AU DEBUT DE CE NUMERO.

La sortie sur nos écrans de « **TROIS PETITS TOURS ET PUIS S'EN VONT** » (« **Here we go round the mulberry bush** ») suivie de « **LUV... EST-CE L'AMOUR?** » (« **Luv** ») attire à nouveau notre attention sur la personnalité du metteur en scène britannique **Clive DONNER** qui fit ses premières armes à l'époque du « **Free Cinema** ». Rappelons ici qu'il débuta en 1958 mais se révéla en 1962 avec une remarquable adaptation de la pièce « **The Caretaker** » (« **Le Concierge** ») de Harold Pinter. Ensuite, il signa une comédie cynique et féroce du meilleur cru sur le thème de l'arrivisme (« **Nothing but the best** ») et remporta un succès appréciable avec « **What's new Pussycat?** », comédie absurde et bouffonne au sujet de laquelle nous écrivions dans notre récent ouvrage (1) : « **Par sa verve, son écriture souple elle-même souvent dictée par le besoin de parodier, son rythme échevelé qui aboutit à une sorte d'autodestruction des personnages et de leurs mobiles, « Quoi de neuf, Pussycat? » est l'un des rares films où le comique devient parfois bizarre, inquiétant et absurde. C'est l'ombre des Marx Brothers qui s'y profile en arrière-plan...** »

Clive Donner filme beaucoup. Il semble qu'il veuille refaire « **What's new Pussycat?** », mais il n'a plus atteint ce même bonheur d'expression dans ses deux derniers films. « **Trois petits tours et puis s'en vont** » marque en effet le pas. Non



**Clive
Donner**

pas que ce film soit médiocre, mais il abonde en facilités au niveau d'un scénario fait de riens entassés, de bric et de broc sans guère de nécessité et dont le résultat s'avère, somme toute, très inférieur à celui atteint par R. Richard Lester dans « **The Knack...** ».

Venant après cet aimable et fort inégal divertissement, « **Luv** » (dont les distributeurs ont allongé inutilement un titre volontairement dépourvu de signification) nous paraît être d'une veine largement supérieure. Ici encore, les séquences les plus disparates se suivent au gré d'une caméra

atteinte du tournis, mais cette écriture convulsive renvoie au monde qu'elle décrit. En outre, la critique de mœurs redevient plus agressive mais, cette fois, il s'agit de la société américaine, de ses lois « **matriarcales** », du mythe de l'argent (ce bureaucrate qui s'enrichit en faisant les poubelles le soir !), et de nombre d'us et coutumes saisis sous leurs côtés bouffons, ridicules ou irrationnels. En apparence, ce film est une sorte de vaudeville mais, plus profondément, il renferme une diatribe fondée sur la primauté de l'image et du son. S'il fait un usage assez abondant de la parole, Donner s'inscrit toujours dans une perspective décalée par rapport à la réalité, ce qui renforce notre impression de nous mouvoir à travers un monde absurde et franchement déséquilibré qui est justement voisin du nôtre ! En définitive, Clive Donner est un humoriste inquiétant et volontiers macabre (la T.V. qui retransmet une opération où meurt le sujet !), sensible aux revers des civilisations si brillantes en surface et dont les personnages obsédés, grimaçants et complexés composent une galerie comique car ils sont emportés dans une sarabande frénétique de gags et de quiproquos.

Jacques Belmans

(1) - « **Jeune Cinéma anglais** » - « **Premier Plan** » Serdoc - 1967.

Tinto BRASS appartient, avec Paul VECCHIALI, Jean CAYROL, Armand GATTI, Joseph STRICK, Jacques DONIOL-VALCROZE et quelques autres, à cette catégorie d'hyper-intellectuels brillant dans les essais théoriques et la polémique, mais capables des pires gaucheries dès qu'ils abordent le domaine concret du tournage. Marxiste de choc, Tinto BRASS est connu dans la péninsule pour ses écrits révolutionnaires, passionnés et passionnants, prônant l'urgence d'un art désaliéné, instrument de réflexion et de combat au service des couches exploitées. Malheureusement, ses longs métrages, **Celui qui travaille est perdu**, **Le Fleuve de la Révolte**, **Ma Femme**, **Le Disque volant**, **Yankee**, et **Le Cœur sur les Lèvres**, en dépit de leurs velléités politiques, sacrifient fastueusement aux complaisances d'un cinéma de mode où l'expression personnelle est gâchée par un encombrant souci d'être à la page, donc de s'aligner sur des modèles eux-mêmes nivelés. Il est regrettable de voir la maturité cinématographique de Brass (il travailla deux ans à la cinémathèque de Langlois, se lia avec les leaders de la nouvelle vague française, fut l'assistant de ROSSELLINI pour **India**, et celui de Joris IVENS pour un documentaire télévisé), son acerbe intel-

Tinto Brass

ligence, son riche capital d'énergie, d'opiniâtreté et d'imagination, et l'abondante gamme de ses moyens se laisser délayer dans un curieux et bien inquiétant défaut de goût et de sensibilité filmique. L'invention pourtant ne lui manque pas : sans se décourager, il utilise de nouveaux systèmes de prises de vues et il mêle les genres (scènes d'action, gags, chansons, documents-vérité, sentiments, citations) comme les méthodes (il passe volontiers de l'objectif au subjectif, de la description minutieuse du réel aux délires oniriques, du plan long au montage précipité, des plans surexposés aux surimpressions insolites)

avec une frénésie du neuf qui ne s'affranchit que rarement des tics modernes (tics de contenu : milieux de cover-girl, happenings, folklore hippie, amour libre, c'est-à-dire artificiel et creux, références obsessionnelles à l'actualité ; et tics formels : déluge de zooms et de flous dits artistiques, montage « **cut** » faisant souvent fi des raccords...). Ainsi, toute la carrière de Brass s'édifie en porte-à-faux puisque les intentions sont contredites par leur propre cristallisation. Mais le regard sévère que l'on peut porter sur l'œuvre de Brass tient avant tout de ce décalage car, dans leur genre, les divertissements cités plus haut s'insèrent dans une honorable moyenne de qualité artisanale. Au crédit du cinéaste d'ailleurs il faut porter une maîtrise frémissante de la technique en soi, de l'image élaborée, des répercussions de la lumière sur la chair vive des couleurs, en quoi il se rapproche d'un **LELOUCH** ou d'un **Mario BAVA**. Dans **Le Cœur sur les Lèvres**, Brass se frotte même à un type neuf de structure plastique, fondée sur une harmonieuse opposition entre zones d'ombre et de clarté, qui s'inspire des comics-strips du plus fameux « **cartoonist** » italien, **Guido CREPAX**.

Alice Pleasance-Liddell

génique et de belle stature qui adopte les crispations de bouche, les regards « à côté » et autres tics de James Dean mais qui n'en possède pas le magnétisme.

Au scénario ensuite : une histoire de beatnik orphelin, mal dans sa peau mais très récupérable et bon marin qui épouse la jeune fille qui croit en lui malgré l'opposition de ses parents. Au style général enfin qui ne craint ni le romantisme ni les poncifs. **Allen H. MINER**, scénariste et metteur en scène, ne dépasse pas le niveau du travail de confection en dépit de très belles « marines ». Avec **Susan STRASBERG**, **Richard EGAN** et **Ann SOTHERN**. (Voir aussi « On en parle » dans ce numéro.) J.D.

V.M. : Cette aventure basée sur l'éternel conflit des générations est pétrie de bons sentiments et montre qu'avec un peu de bonne volonté et de compréhension de part et d'autre tout finit par s'arranger.

Les Chuchoteurs

(The Whisperers) - (° - 2 - Art. Ass.)

A 77 ans, **Edith EVANS** a obtenu au festival de Berlin en 1967 le prix de la meilleure interprétation. En vieille dame très digne qui vit pauvrement et solitairement dans son appartement, elle est extraordinaire et touchante sans user d'effets mélodramatiques. Mais il y a aussi le film qu'il ne faudrait pas oublier. **Brian FORBES**, dialoguiste et metteur en scène, s'inspirant d'un roman de **Robert NICOLSON**, nous donne à la fois un portrait juste et poignant, une description minutieuse, presque documentaire d'une condition sociale pleine de traits qu'on n'invente pas ; il parvient à captiver grâce à un récit bien construit qui, avec ses pauvres qui s'exploitent entre eux, fait songer quelquefois à Dickens. Bonne prestation de **Eric PORTMAN** en retraité astucieux. Un film à voir presque par civisme et que la journée consacrée aux personnes du grand âge pourrait mettre à son programme. On comprend que l'Ocic l'ait distingué. (Voir aussi rubrique « On en parle » pages 20 et 21.) J.D.

V.M. : Peinture poignante de la solitude d'une vieille femme et de la dignité dont elle fait preuve dans l'adversité. Si l'œuvre considère non sans sympathie les efforts des services officiels pour épargner la misère aux vieillards abandonnés, elle constate aussi leur impuissance à répondre aux aspirations légitimes du cœur humain. Pour adultes et grands adolescents.

Le Cœur aux Lèvres

(Dead Stop) - (° - 3 - Rank - Couleurs)

On ne sait par quel bout prendre ce film dont l'intrigue prétexte est totalement incompréhensible (volontairement) sur un très vague canevas de Série Noire.

En fait, ce film est un exercice de style éblouissant, totalement gratuit et au modernisme proche du cinéma expérimental. Il témoigne d'une habileté confondante de la part du jeune réalisateur italien **Tinto BRASS** (né en 1933) fortement influencé par Jean-Luc Godard au demeurant. Il excelle aussi dans le pastiche ou l'hommage (à « Blow Up » d'Antonioni notamment) et se signale par un montage tellement échelonné que les prouesses d'Hitchcock en la matière sont de tout repos. Seulement, le manque d'argument se fait cruellement sentir et, à force de jouer sur la corde raide, l'exercice fatigue tout comme ces poèmes décadents des grands rhétoriciens de la fin du Moyen-Age.

Comparaison n'est évidemment pas raison surtout en matière de cinéma et le film demeure, à tout le moins, une leçon de style. Acteurs conformes noyés dans la mise en scène : **Jean-Louis TRINTIGNANT**, **Monique SCOAZEC**, **Charles KOHLER** et **Ewa AULIN**. (Voir aussi article sur Tinto Brass dans ce numéro.) J.B.

V.M. : Ces aventures d'un Français à Londres se joient dans un monde interlope et pourri : sexe, meurtre et cruauté. On discerne mal les motifs qui font agir la jeune et candide meurtrière qui se considère elle-même comme une enfant de son

siècle. L'absence totale de toute morale et le climat de sensualité, traduits par des images recherchées, sont indéfendables.

Commando intrépide

(Daring Game) - (1 - Paramount - Couleurs)

Auteur surfait par excellence à qui nous devons deux bons films (« Le Gang descend sur la ville » et « La mort d'un commis-voyageur »), **Laslo BENEDEK** trousse sans guère de conviction un film d'aventures manifestement réalisé en quatrième vitesse sur le thème d'un dictateur finalement fléchi par un ancien professeur et laissant la vie sauve à ses prisonniers. Anecdote simpliste, suspense honnête : c'est bien tout ce qu'on retiendra de ce produit de série correctement exécuté. Il bénéficie d'une bonne interprétation d'où nous détacherons **Lloyd Bridges**, **Shepperd STRUDWICK**, **Nico MINARDOS**, **Marie GOMEZ** et **Joan BLACKMAN**. J.B.

V.M. : Film d'aventures à la psychologie rudimentaire dont la portée ne dépasse guère celle des bandes dessinées pour enfants.

Coup de Gong à Hong Kong

(Lotosblüten für Miss Quon) - (2 - Warner - Scope - Couleurs)

Chasse aux diamants dans les tripots et les coilines sauvages du Laos, d'après une « série noire » de **James HADLEY CHASE**. **Jurgen ROLAND** a mis en scène ces péripéties dans le style lourd, sec et dénué d'invention de ses feuilletons télévisés. Du côté des méchants, les trognes inquiétantes de **Werner PETERS** et de **Daniel EMILFORK** produisent leur petit effet mais on oublie vite les traits standards de **Lang JEFFRIES**, **Francisca TU** et **Gianni RIZZA**. N.G.

V.M. : Etant donné le genre, il faut s'attendre à la peinture de la cupidité et de la violence. Mais cette peinture est plutôt discrète. Malgré les mœurs libres, un amour sincère unit les deux partenaires principaux. Le tout reste cependant assez superficiel.

Le Coup du Lapin

(Danger Route) - (2 - Art. Associés - Couleurs)

La manière d'opérer (le « coup du lapin » asséné par un ex-marine spécialiste du karaté) est le seul petit apport neuf à la traditionnelle histoire du tueur fatigué de travailler pour un réseau secret. Ensemble gris. Réalisation de **Seth HOLT**. Interprétation : **Richard JOHNSON**, **Carol LINLEY**, **Diana DORS**, **Sylvie SYMS**, **Harry ANDREWS**. S.C.

V.M. : Ce film d'espionnage met en scène des gens sans scrupules travaillant les uns pour « la bonne cause » et les autres pour de l'argent.

Daniel Boone le Trappeur

(Frontier Trail Rider) - (1R - Fox - Couleurs)

Randonnée aventureuse vers le Kentucky de colons sous la conduite du trappeur Daniel Boone. Rien que de conforme. Réalisation paresseuse de **George MARSHALL**. Avec **Fess PARKER** et **Patricia BLAIR**. S.C.

V.M. : Figure de héros légendaire fidèle à sa parole et à ses amis. Multiples scènes de combat.

Le Diable amoureux

(Devil in Love) - (2 - Warner - Couleurs)

Variation sur le thème de Satan venant troubler la paix des hommes. Cette fois, ses envoyés s'immiscent dans les affaires qui unissent Florence à Rome au temps du Quattrocento. Le réalisateur **Ettore SCOLA** n'a pourtant pas vu le récent « Fantômes » de Stanley Donen. La parodie ici comme là nous laisse assez froid et l'application remplace l'inspiration. Toutefois, ce divertissement n'est pas ennuyeux. Relevons l'interprétation de **Vittorio GASSMAN**, de **Gabriele FERZETTI** et de... **Mickey ROONEY**. J.B.